

John Kennedy Toole

La conjuration des imbéciles

domaine étranger

10

18



Si vous désirez être régulièrement tenu au courant
de nos publications, écrivez-nous :

Éditions 10/18
c/o 10 Mailing (titre n° 2010)
29, rue Claude Decaen
75012 Paris

Titre original :

A Confederacy of Dunces

© Thelma D. Toole 1980.

© Robert Laffont 1981 pour la traduction française.

ISBN 2-264-03488-2

Préface

La meilleure façon de présenter ce roman – qui m'a laissé pantois, plus encore à la troisième lecture qu'à la première – est peut-être de raconter comment il m'est parvenu. En 1976, alors que j'enseignais à Loyola, une femme que je ne connaissais pas me contacta par téléphone. Son propos était inattendu. Elle n'avait pas écrit deux chapitres d'un roman et ne désirait pas s'inscrire à mes cours. Non. Son fils, qui était mort, avait écrit un roman tout entier au début des années soixante, un gros roman, et elle voulait que je le lise. En quoi ce livre pourrait-il m'intéresser? lui demandais-je. Parce que c'est un grand roman, me répondit-elle.

Au cours des années, je suis passé maître en l'art d'échapper aux choses que je ne voulais pas faire. Et s'il y avait une chose au monde qui ne me disait rien du tout, c'était justement ça : avoir affaire à la mère d'un romancier mort et, pis encore, avoir à lire un manuscrit dont elle disait qu'il était « exceptionnel » et qui se révélerait un gribouillis infâme, à peine lisible.

Mais la dame se montra opiniâtre. Elle finit, on ne sait comment, par débarquer un jour dans mon bureau et me tendit l'épais manuscrit. Il n'y avait pas moyen d'y couper. Il ne me restait qu'un seul espoir : qu'après avoir lu quelques pages, je les trouverais, en toute bonne conscience, assez mauvaises pour ne pas avoir à en lire

davantage. D'habitude, c'est ainsi que cela se passe. En fait, le premier paragraphe suffit souvent et ma seule crainte est que celui-ci ne soit pas assez mauvais ou qu'il soit juste assez bon pour que je me sente obligé de poursuivre ma lecture.

Cette fois-ci, je continuais à lire, encore et encore. Au début, avec le sentiment déprimant que ce n'était pas assez mauvais pour en rester là. Ensuite, avec un vague titillement d'intérêt. Puis, avec une excitation grandissante. Et finalement, avec une sorte d'incrédulité : il n'était pas possible que ce soit aussi bon. Je résisterai à la tentation de raconter ce qui m'a laissé bouche bée, ce qui m'a fait grimacer ou éclater de rire, ce qui m'a fait hocher la tête d'admiration. Mieux vaut laisser le lecteur faire cette découverte tout seul.

Il y a, en tout cas, Ignatius Reilly, personnage à ma connaissance sans précédent dans la littérature – Oliver Hardy délirant, Don Quichotte adipeux, saint Thomas d'Aquin pervers, tout cela en un seul homme, en violente révolte contre le monde moderne tout entier, allongé dans sa chemise de nuit de flanelle rayée dans un taudis de Constantinople Street à La Nouvelle-Orléans et qui, entre de gigantesques accès de flatulences et d'éruclations, couvre d'invectives des douzaines de cahiers.

Sa mère pense qu'il devrait travailler. C'est ce qu'il fait en passant d'un emploi à un autre. Chacune de ces expériences devient aussitôt une folle aventure, un désastre absolu. Et pourtant, chacune, comme dans Don Quichotte, a sa propre logique mystérieuse.

Sa petite amie, Myrna Minkoff, originaire du Bronx, pense qu'il a besoin de sexe. Ce qui se passe entre Myrna et Ignatius ne ressemble à aucune autre histoire de ma connaissance entre une fille et un garçon.

Et ce n'est pas le moindre des mérites du roman de Toole que de restituer l'atmosphère particulière de La Nouvelle-Orléans, de ses bas quartiers, ses faubourgs perdus, son étrange parler, les Blancs et un Noir dont Toole a réussi à faire un merveilleux personnage comique (gagueuse presque impossible) plein d'esprit et de ressources, sans la moindre trace de caricature raciste.

Mais la plus grande réussite de Toole est Ignatius Reilly lui-même : intellectuel, idéologue, tapeur, esbroufeur, goinfre, qui devrait inspirer de la répulsion au lecteur avec ses boursoflures gargantuesques, son mépris menaçant et son combat solitaire contre tous et tout – Freud, les homosexuels, les hétérosexuels, les protestants et les divers excès de la société moderne. Imaginez un saint Thomas d'Aquin rétamé, transplanté à La Nouvelle-Orléans où, après une virée dans les marais qui le mène à l'université de Louisiane, à Baton Rouge, il se fait voler sa veste alors qu'il est assis dans les toilettes de la faculté, dépassé par d'insurmontables problèmes gastro-intestinaux. Sa valve pylorique se bloque périodiquement en réaction à l'absence « d'une géométrie et d'une théologie appropriées à notre monde moderne ».

J'hésite à employer le mot comédie – et pourtant c'est bien là une comédie – parce que cela impliquerait qu'il s'agit simplement d'un livre comique, et ce roman est bien davantage que cela. On pourrait dire que c'est une farce grouillante à la Falstaff, et le mot *commedia* serait plus juste.

C'est aussi un livre triste. On ne sait jamais d'où vient vraiment la tristesse – de la tragédie en plein cœur des crises gazeuses et des folles aventures d'Ignatius ou de la tragédie inhérente au livre lui-même.

La tragédie de ce livre est celle de son auteur – son suicide en 1969, à l'âge de trente-deux ans. C'est aussi celle de l'œuvre potentielle dont nous avons ainsi été privés.

Il est vraiment dommage que John Kennedy Toole ne soit pas un écrivain vivant et bien portant. Mais c'est ainsi et nous n'y pouvons rien, si ce n'est nous assurer que cette tumultueuse et gargantuesque tragi-comédie humaine est au moins offerte aux lecteurs.

Walker Percy.